

DANS LES LANDES, IL FAIT LE PARI D'UNE FORÊT SANS COUPE RASE



Imaginez une forêt un peu « *fouillie* », où rien n'est planté au cordeau. Les pins maritimes poussent avec des chênes, les ronces grandissent où bon leur semble et le bois mort reste au sol... Cette forêt, c'est celle d'Éric Castex, dans les Landes. Ancien bûcheron, il est devenu adepte de la « *sylviculture mélangée à couvert continu* ». Le principe : mêler plusieurs essences, faire cohabiter des arbres d'âges différents, et privilégier la régénération naturelle, en bannissant les coupes rases. Malgré tout, certaines de ses parcelles sont parties en fumée lors des incendies de cet été. Mais Éric Castex ne prétend pas détenir le Graal de la forêt ignifugée – « *cela n'existe pas!* » –, il défend plutôt une forêt qui ne joue pas tout sur une seule carte. Reportage sous sa canopée. »

Moustey (Landes), reportage

Dans la forêt du Caplane, à Moustey, dans les Landes, rien n'est vraiment à sa place. Et c'est précisément le projet. Les pins maritimes ne sont pas sagement rangés au cordeau, alignés et pressés les uns contre les autres, dans une uniformité artificielle. Des chênes pédonculés et tauzins poussent où bon leur semble, les ronces s'invitent, les arbres morts restent parfois couchés au sol et

les fossés ne brillent pas par leur netteté. Pour un œil dressé aux plantations impeccables du massif landais (1 million d'hectares au total), les 15 hectares d'Éric Castex [1] ressemblent à un joyeux fouillis. « *On est dans la forêt* », tranche le gestionnaire, lunettes sur le nez et sourire contenu.

Éric Castex parcourt cette parcelle en désignant ce que le simple promeneur ne verrait pas. Ici une série de vieux chênes semenciers, là un rejet, plus loin un jeune pin « *venu en régénat* » (comprendre, en régénération naturelle). Après la tempête Klaus de 2009, une partie de la parcelle n'a pas été replantée. Les arbres tombés sont restés au sol, les graines ont levé, le mélange s'est recomposé. « *La première fonction de mon boulot, c'est observer* », assure le gestionnaire. Aux propriétaires qui lui confient leurs parcelles et qui lui demandent par quoi commencer, il répond toujours : « *D'abord, on va s'asseoir, puis on va regarder ce qui se passe.* » Les oiseaux, le sol, le foisonnement se laissent alors regarder.



Éric Castex dans sa forêt des Landes. © Jérôme Derigny / Reporterre

Éric Castex dans sa forêt des Landes. © Jérôme Derigny / Reporterre

Cet ancien bûcheron a rencontré au milieu des années 2000 les principes défendus par Pro Silva, une association de forestiers (gestionnaires, propriétaires, professionnels et simples amoureux de la forêt). Il est depuis devenu l'un des praticiens de la SMCC, la « *sylviculture mélangée à couvert continu* ». Le principe : plusieurs essences, du pin maritime, évidemment mais aussi des peupliers, des chênes, etc., et plusieurs âges cohabitent, on privilégie la régénération naturelle, on prélève des arbres sans jamais mettre le sol à nu. « *La base de mon travail, c'est de m'amuser avec la lumière* », résume-t-il, comme s'il sculptait l'air. Couper ici un gros sujet de plus de 40 ans permet aux jeunes déjà installés dessous de prendre la relève. Pas besoin de tout raser pour tout recommencer. Avec la SMCC, la [coupe rase](#) est bannie.



Le plan de la parcelle d'Éric Castex dans les Landes, à Moustey. © Jérôme Derigny / Reporterre

Le plan de la parcelle d'Éric Castex dans les Landes, à Moustey.
© Jérôme Derigny / Reporterre

Cela se traduit concrètement sous nos chaussures. Car le sol est l'obsession d'Éric Castex. Quand il plonge la main dans la litière et retourne des morceaux de bois, l'humus apparaît avant le sable landais. Même après des semaines de chaleur, il reste de l'humidité sous la matière organique. « *Arrêtez de nettoyer.*

Regardez vos sols. Tout commence par là », conseille-t-il aux propriétaires et exploitants. Chaque feuille de feuillu qui tombe nourrit cet humus ; le bois mort conserve de l'eau, abrite champignons et microfaune. Dans ses fossés, il laisse même les embâcles ralentir l'écoulement : *« Pourquoi expédier vers l'océan une eau dont la forêt manquera quelques semaines plus tard ? »* interroge l'homme au tee-shirt siglé de la communauté des Castors, adepte de l'hydrologie régénérative.

En passant d'un peuplement mêlé à une zone plus ouverte ou dominée par le pin, l'air chauffe. Éric Castex a fait installer des capteurs pour mesurer ces différences. Et cet été fournit un décor assez peu subtil : fin août, des feuilles jonchent déjà le sol. *« C'est l'automne »*, constate-t-il. Plus loin, la callune, qui devrait transformer la lande en *« bain mauve rempli d'abeilles »*, a raté son rendez-vous. *« Cette année, non. C'est la misère. »* Et le silence des lieux ne bourdonne pas.

Une forêt debout

Reste l'objection : est-ce que ça rapporte ? Éric Castex, tout sourire, adore ce terrain-là. Pour lui, quand un propriétaire confie une forêt en gestion, il confie un capital. La sylviculture conventionnelle attend la coupe finale, puis remet de l'argent pour préparer le sol, replanter et entretenir. Lui préfère *« récupérer les intérêts »* tous les cinq à huit ans *« sans détruire le capital »*.

Dans une partie du Caplane, plus de 170 stères de pin maritime ont été sortis sur un peu plus de 3 hectares. Il faut presque chercher les traces du prélèvement. Pourtant, il existe et rapporte ! Le pin se vend moins de 50 euros le m³. Ce sera beaucoup, beaucoup moins très bientôt, *« notamment à cause de l'afflux de matière sur les marchés, suite aux incendies »*.



Ici, les pins maritimes poussent avec les chênes. © Jérôme Derigny / Reporterre

Pas de plantation systématique, moins de passages d'engins, pas de remise à zéro du peuplement, pas de terres dénudées ou dessouchées. Il oppose le machinisme à « *la matière grise* » : observer, sélectionner, marteler, chercher le bon débouché. Les jeunes chênes retirés pour donner de la lumière aux autres peuvent devenir des piquets pour l'ostréiculture ; les plus beaux bois sont conduits vers des usages plus rémunérateurs. Selon lui, un chêne de qualité merrain peut atteindre 600 à 700 euros le m³, quand un bois destiné au papier vaut une fraction de ce prix. Son objectif n'est donc pas de sanctuariser la forêt, mais de produire autrement...

Dans une coupe rase, le propriétaire encaisse une fois puis repart de zéro. Ici, Éric Castex veut garder le « *capital d'hier, d'aujourd'hui et de demain* ». S'il coupe un grand chêne, 4 ou 5 jeunes attendent déjà dessous. « *Je n'ai pas besoin de réinvestir. Le premier argent gagné, c'est celui que tu économises* », lance-t-il en écoutant le bruissement du vent dans les feuilles d'un peuplier tremble. Une forêt de production, oui, mais, entre deux factures, une forêt debout.



Éric Castex est convaincu que la pédagogie, la transmission, l'éducation sont la clé de la robustesse de demain. © Jérôme Derigny / Reporterre

L'ombre des incendies

Puis le feu est venu rappeler qu'aucune méthode ne signe de pacte d'immunité avec le climat. À Lacanau, le gestionnaire avait installé depuis plusieurs années un jardin-forêt dont les vergers commençaient enfin à produire. Ils ont brûlé, aux côtés des bacs nourriciers pleins d'agastache, de basilic ou de menthe. D'autres peuplements qu'il tentait de convertir vers la SMCC ont également été touchés. « *Ça fait un peu chier* », lâche-t-il d'abord.

En 2022 déjà, un incendie s'était arrêté à environ 500 mètres de chez lui. Cet été, en revenant après une mission en Bourgogne, il a ouvert la portière et cru sentir immédiatement le brûlé. Nos narines ne décèlent rien... « *Normalement, ça sent le feu ici.* » Il reconnaît lui-même que l'odeur était peut-être dans sa tête. La forêt brûlée laisse aussi des traces dans la rétine. Et le cœur. « *J'ai vécu un sacré coup, il a fallu que je parte en Bourgogne pour*

changer d'air. »



Une forêt des Landes ayant brûlé en 2022, non loin de Parentis, environ un mois après l'incendie. © Jérôme Derigny /

Reporterre

Sa colère se déplace vite du sinistre vers l'après-sinistre. Dans des réunions consacrées à la reconstruction, il entend reparler replantation et revente des bois brûlés, drainage et fossés remis au propre. Une hérésie à ses yeux. *« Est-ce que les conditions d'il y a 150 ans sont les mêmes qu'aujourd'hui ? Aujourd'hui, on a besoin d'eau. C'est ça notre priorité. »*

Dans un climat où se succèdent désormais semaines détrempées et longues périodes sèches — où personne n'a le droit d'intervenir dans les parcelles —, il voudrait inverser le logiciel : ralentir l'eau, réhydrater les sols, conserver les feuillus, diversifier plutôt que relancer à l'identique.



Éric Castex ne prétend pas détenir le Graal de la forêt ignifugée, « cela n'existe pas ! ». © Jérôme Derigny / Reporterre

Éric Castex ne prétend pas détenir le Graal de la forêt ignifugée, « cela n'existe pas ! ». © Jérôme Derigny / Reporterre

Il ne prétend pas détenir le Graal de la forêt ignifugée, « cela n'existe pas ! », il défend plutôt une forêt qui ne joue pas tout sur une seule carte. « *S'il y a une problématique sur le pin maritime, j'aurai quand même du chêne. Ça ne me rapportera peut-être pas des mille et des cents, mais il y aura autre chose.* »

Dans une monoculture ravagée, souligne-t-il, « *le propriétaire est à zéro* ». D'autant que, fait étonnant, près de 90 % des sylviculteurs, petits propriétaires pour la plupart, ne sont pas assurés contre les incendies. Face au réchauffement, aux parasites et aux tempêtes, le mélange devient aussi une manière de ne pas perdre toute la partie sur un seul coup de dé.



Ici, la forêt a conservé biodiversité, sols, eau et microclimat. © Jérôme Derigny / Reporterre

Ici, la forêt a conservé biodiversité, sols, eau et microclimat. © Jérôme Derigny / Reporterre

« Ils hallucinent »

Ce discours encore minoritaire commence néanmoins à circuler. Le gestionnaire reçoit au Caplane des élèves de lycées forestiers, des BTS et des bacs pro venus parfois de loin. Leur réaction l'amuse : « *Ils hallucinent.* » Certains lui disent qu'on leur a appris que ce qu'ils voient ici n'était pas possible. Pourtant, les arbres poussent, du bois sort, la forêt reste debout. « *Un peuplement monospécifique, on peut l'amener à la conversion. Tout doucement. En cinq ans, tu vois déjà les effets.* »

Pour accélérer, il aimerait que les pouvoirs publics cessent de rémunérer seulement le bois produit ou les arbres replantés, et donnent une valeur à ce que la forêt conserve : biodiversité, sols, eau, microclimat. Une sorte de Maec (mesures

agroenvironnementales) transposée à la sylviculture, avec une aide à la conversion ou à la libre évolution sur certaines surfaces. Car laisser faire n'est pas ne rien faire. C'est parfois décider de ne pas passer la machine.

Au bout de la balade, Éric Castex se dit « *hyper optimiste* ». Formule presque incongrue après les incendies, les feuilles d'août déjà roussies et les parcelles parties en fumée. Mais il regarde les jeunes forestiers qui viennent ici comme il regarde ses semis naturels : quelque chose lève. Avec son ami, le botaniste Ernst Zürcher, il est convaincu que la pédagogie, la transmission, l'éducation sont la clé de la robustesse de demain. Reste à leur laisser assez de lumière. Et de temps !

Les principaux obstacles à un développement massif

La foresterie en couvert continu est une pratique vieille de plusieurs décennies et très inégalement répartie en Europe. De nombreuses études — dont [celle d'un quatuor de chercheurs](#) (Mason, Diaci, Carvalho, Valkonen) — font état d'un manque de connaissances certain concernant la gestion à couvert continu.

D'après eux, 22 à 30 % des forêts européennes seraient gérées en couvert continu. Et de dérouler une liste longue comme le bras d'impossibilités à la déployer massivement : « *Parmi les principaux obstacles, mentionnons la faible sensibilisation des propriétaires forestiers, les compétences limitées sur le sujet au sein de la profession forestière et la rareté des travailleurs forestiers qualifiés pour mettre en œuvre cette approche, les populations d'ongulés élevés qui nuisent à la régénération naturelle, un secteur de la scierie axé sur la transformation des bûches de taille moyenne, les régimes de subventions favorisant les pratiques associées à la sylviculture traditionnelle (dite régulière) et le manque d'expérience dans la transformation des forêts de plantations.* » N'en jetez plus !

[1] Éric Castex n'a aucun lien de parenté avec l'ancien Premier ministre Jean Castex.